

Recherche et extraversion: éléments pour une sociologie de la science dans les pays de la périphérie

Hountondji Paulin*

Introduction

J'emprunte aux économistes la notion d'extraversion, telle qu'elle fonctionne dans la théorie du développement, pour la transporter sur un autre terrain: celui d'une sociologie de la science.

Il me paraît en effet urgent que les hommes de sciences africains, et peut-être plus généralement, du Tiers Monde, s'interrogent sur le sens de leur pratique d'hommes de science, sa fonction réelle dans l'économie d'ensemble du savoir, sa place dans le procès de production des connaissances à l'échelle mondiale. Sommes-nous satisfaits, oui ou non, de la manière dont ça "marche"? Tant que nous n'envisageons les problèmes de la recherche scientifique que sous l'angle de la performance et de la carrière individuelles, nous n'avons rien, ou presque rien, à redire à la situation actuelle. Nous déplorerons seulement, et c'est ce qu'on fait habituellement, l'insuffisance des équipements, la faiblesse numérique des communautés de chercheurs par rapport à l'importance de ces mêmes communautés dans les pays industrialisés, et d'autres faiblesses. mais ces insuffisances quantitatives n'auraient rien de bien inquiétant. Elles indiqueraient tout au plus que la recherche scientifique en est encore, ici, à ses débuts, qu'elle est relativement jeune par rapport à celle des grandes métropoles industrielles, et que l'écart se réduira forcément avec le temps, à mesure que se développera, en Afrique, l'activité scientifique et l'effort pour des performances plus élevées, dans le cadre des institutions actuelles, et des rapports actuels de production scientifique.

A y regarder de plus près, cependant, le problème est moins simple. Car il faut aller au-delà des rapprochements quantitatifs, au-delà des performances de tel ou tel savant africain pris isolément, ou de telle ou telle équipe de recherche, au-delà de la compétitivité de tel ou tel centre ou laboratoire pour examiner, par exemple, l'origine des appareils et autres instruments utilisés, les modalités du choix des sujets de recherche, les besoins sociaux et autres exigences pratiques dont procèdent, directement ou indirectement, les sujets ainsi choisis, le lieu géographique où ces besoins et exigences se sont imposés, la destination réelle des résultats de recherche, le

* C.I.A.P., Cotonou, Bénin

lieu ou, et la manière dont ils sont consignés, gardés, capitalisés, la manière dont ils sont, le cas échéant, appliqués, les liens complexes entre cette recherche et l'industrie, cette recherche et l'activité économique en général - en posant, à chaque fois, la question: A quoi sert cette recherche? A qui profite-t-elle? Comment s'insère-t-elle dans la société même qui la produit? Dans quelle mesure cette société parvient-elle à s'en approprier les résultats?

En considérant les choses sous cet angle, on s'aperçoit aisément que la différence n'est pas seulement quantitative, mais qualitative, pas seulement de degré ou de niveau de développement, mais d'orientation et de mode de fonctionnement, entre l'activité scientifique en Afrique et cette activité dans les métropoles industrielles, la recherche, ici, est extravertie, tournée vers l'extérieur, ordonnée et subordonnée à des besoins extérieurs au lieu d'être auto-centrée et destinée, d'abord, à répondre aux questions posées, directement ou indirectement, par la société africaine elle-même.

Le Tiers Monde et le procès mondial de production des connaissances

L'activité dans le Tiers Monde me paraît caractérisée, globalement, par sa situation de dépendance. Cette dépendance est de même nature que celle de l'activité économique, c'est-à-dire, replacée dans le contexte de sa genèse historique, elle apparaît clairement comme le résultat de l'intégration progressive du Tiers Monde dans le procès mondial de production des connaissances, géré et contrôlé par les pays du Nord.

On a déjà observé mille fois qu'à l'époque coloniale, le territoire dominé fonctionnait, sur le plan économique, comme un réservoir de matières premières, destinés à alimenter les usines de la métropole. Ce qu'on a moins bien remarqué, c'est qu'elle fonctionnait aussi, par rapport à l'activité scientifique métropolitaine, comme une pourvoyeuse de matières premières. La colonie n'était qu'un immense réservoir de faits scientifiques nouveaux, recueillis à l'état brut pour être communiqués aux laboratoires et centres de recherches métropolitains, qui se chargeaient, et pouvaient seuls se charger, de les traiter théoriquement, de les interpréter, de les intégrer à leur juste place dans le système d'ensemble des faits connus et reconnus par la science. Autrement dit, si l'activité économique de la colonie se caractérisait par une sorte de vide industriel, l'activité scientifique se caractérisait, elle aussi, par un vide théorique criard. La colonie manquait de laboratoires, comme elle manquait d'usines. Elle manquait de laboratoires au sens le plus large du terme, au sens où toutes les disciplines, qu'elles relèvent des sciences exactes et naturelles ou des sciences sociales et humaines, ou d'autres secteurs encore de la connaissance, se développent forcément en laboratoire. La colonie n'avait que faire, pensait-on, de ces lieux spécialement aménagés et équipés pour le travail conceptuel, de ces bibliothèques savantes ou, le cas échéant, de ces appareils techniques compliqués, nécessaires pour la transformation des faits bruts en

connaissances vérifiées - ce qui s'appelle l'expérimentation. Par contre, les laboratoires métropolitains trouvaient, à la colonie, une source précieuse d'informations nouvelles, une occasion irremplaçable d'enrichir leur stock de données et de s'élever d'un cran dans leur recherche, à la fois, d'une connaissance exhaustive et vraiment universelle, et d'une maîtrise pratique de l'environnement.

Fournisseur de matières premières, la colonie était en outre accessoirement, on le sait, un débouché parmi d'autres, pour les produits de l'industrie métropolitaine. Mais ce qu'on a moins bien remarqué, c'est qu'elle fonctionnait aussi de la même manière par rapport aux produits de la recherche scientifique métropolitaine. Ainsi trouvait-on et trouve-t-on toujours, sur le marché dahoméen (béninois, comme on dit aujourd'hui), le savon "Palmolive" fabriqué en France, à partir de l'huile de palme (huile dont le Dahomey était et est encore producteur), comme on y trouvait et comme on y trouve encore, sur un autre plan, des manuels de géographie tropicale, voire de géographie du Dahomey produits en France à partir de données recueillies sur le terrain, au Dahomey ou dans d'autres pays tropicaux, et traitées dans les laboratoires de l'Institut national de cartographie à Paris; ou encore, dans un autre registre, des locomotives, des voitures, des machines et appareils divers résultant de l'application technologique du savoir accumulé en métropole et de son exploitation industrielle. La colonie était, à sa façon, consommatrice de science, comme elle était consommatrice de produits industriels; produits importés dans un cas comme dans l'autre, et perçus comme tels; produits dont les populations locales ignoraient la genèse et le mode de "fabrication", et qui pouvaient, de ce fait, ne leur apparaître que comme une surréalité non maîtrisable, plaquée miraculeusement sur leur réalité quotidienne.

Il serait intéressant d'examiner en détail les formes et modalités de cette "consommation" scientifique périphérique, d'en mesurer l'importance, de chiffrer le rapport, ou plus exactement, la disproportion entre cette consommation et la production scientifique plus ou moins embryonnaire, ce qui pourrait fournir un indice précis du degré de dépendance scientifique et technologique dans les différents pays, ou dans les différents secteurs d'activité dans un même pays. Il serait intéressant, par ailleurs, d'examiner la nature et l'importance relative des faits et informations bruts "exportés" des colonies vers les laboratoires centraux de la recherche, de comparer ces faits et informations avec les matières premières proprement dites exportées des mêmes pays en direction des usines métropolitaines, d'établir des critères pour une distinction, au moins approchée entre ces deux catégories de "matières premières". Une telle distinction, on le sait, n'est pas simple, dans la mesure où même les matières premières de l'industrie subissent parfois elles-aussi, en métropole, un traitement "scientifique", préalablement à leur transformation réelle.

Enfin il serait intéressant d'apprécier, du point de vue historique et épistémologique, ce que la science européenne doit au Tiers Monde, la nature et la portée des connaissances issues du traitement théorique de cette masse nouvelle de données et d'informations, le fonctionnement réel des disciplines nouvelles fondées sur ces découvertes (géographie tropicale, agriculture tropicale, sociologie africaine, anthropologie, etc.), et les remaniements opérés, dans les disciplines plus anciennes, par ces mêmes découvertes.

Ce n'est pas ici le lieu de résoudre ces problèmes complexes. Qu'il suffise d'avoir noté, au minimum, le parallélisme réel entre le fonctionnement de la colonie par rapport à l'activité économique métropolitaine, et son fonctionnement par rapport à l'activité scientifique; l'analogie très forte entre les stratégies d'extraction appliquées dans les deux cas, c'est-à-dire, d'un côté le drainage des ressources matérielles, et de l'autre, le drainage de l'information, en vue d'alimenter à la fois les usines et les universités et centres de recherche métropolitains.

Sans doute cette analogie est-elle loin d'être parfaite, puisque, par exemple, le "drainage" d'une information ne dépouille pas de cette information la colonie qui l'a produite, tandis que l'extraction de l'or, de l'ivoire, de l'huile de palme ou de l'arachide, dépossède matériellement le pays producteur. Par rapport à notre problème, toutefois, cette différence est secondaire.

Il y a plus. Non seulement cette différence est secondaire, non seulement l'analogie reste très forte entre les deux formes d'extraction, mais il s'agit, au fond, de deux moments complémentaires d'un seul et même processus: l'accumulation à l'échelle mondiale. L'activité scientifique en général peut être conçue, en effet, comme une modalité particulière de l'activité économique; c'est aussi une activité de production, même si les objets produits sont ici des connaissances, c'est-à-dire des concepts, des objets intellectuels et non matériels; Il était donc naturel que l'annexion du Tiers Monde, son intégration au système capitaliste mondial, à travers la traite et la colonisation, comporte aussi un volet "scientifique", que le drainage des richesses matérielles aille de pair avec l'exploitation intellectuelle et scientifique, l'extorsion des secrets et autres informations utiles, comme il était naturel, sur un autre plan, qu'elle aille de pair avec l'extorsion des oeuvres d'art destinées à alimenter les musées de la métropole.

Extraversion et marginalisation des "savoirs traditionnels"

L'époque dont nous parlons est certainement révolue, mais elle a laissé des traces. Economiquement (au sens étroit du mot "économie"), on ne peut plus simplement parler de vide industriel, pas plus qu'on ne peut parler, sur le plan scientifique, de vide théorique. Les anciennes colonies ont maintenant des usines et une activité industrielle parfois intense, et sur un autre plan,

elles ont des universités, des laboratoires, des centres de recherche parfois fort bien équipés. Cette multiplication des usines n'a cependant pas conduit, on le sait, à un authentique développement, mais à une "croissance sans développement", pour reprendre l'expression de Samir Amin. L'implantation des chaînes de montage de voitures, et d'autres unités industrielles du même genre, continue d'obéir à une logique de l'extraversion. L'industrie néo-coloniale reste massivement déterminée par les besoins de bourgeoisies périphériques, identiques, en substances, à ceux des bourgeoisies métropolitaines: elle vise à produire des biens de consommation de luxe destinés aux minorités privilégiées, plutôt que des biens de consommation de masse. Elle ne peut, de ce fait, servir à la promotion collective des couches les plus larges de la population - ce qui serait le développement.

Mutatis mutandis, je tiens, pour ma part, que la multiplication, à la périphérie, des structures de production intellectuelle et scientifique (universités et centres de recherche, bibliothèque, etc), loin de mettre fin à l'extraversion, a eu pour fonction essentielle, jusqu'ici, de rendre plus facile, donc de renforcer le drainage de l'information, le viol du secret, la marginalisation de savoirs "traditionnels", l'intégration lente, mais sûre, de tout l'héritage scientifique (ou pré-scientifique) et de toute l'information utiles disponibles dans le Sud, au procès mondial de production des connaissances, géré et contrôlé par le Nord. En d'autres termes, ces structures de production scientifique sont elles-aussi, au même titre que les chaînes de montage, des structures d'"import-substitution" qui, loin de la supprimer, renforcent au contraire l'extraversion, la dépendance de la périphérie par rapport au Centre.

De cette extraversion, on peut citer, au moins, les indices suivants:

- l'activité scientifique, dans nos pays, reste largement tributaire des appareils de laboratoire fabriqués au Centre. Nous n'avons jamais produit un microscope, à plus forte raison les appareils nouveaux, de plus en plus sophistiqués, aujourd'hui nécessaires pour une recherche de pointe. Ainsi échappe déjà à notre contrôle le premier bout de la chaîne, la fabrication des instruments de recherche, la production des moyens de production scientifique.
- Notre pratique scientifique reste largement tributaire des bibliothèques, archives, maisons d'édition, revues et autres périodiques scientifiques publiés dans le Nord; tributaire, plus généralement, de ces structures de consignment, de conservation et de diffusion des résultats de recherche où prend corps la mémoire scientifique de l'humanité, et qui restent massivement concentrées, pour l'essentiel, dans le Nord. Sans doute doit-on reconnaître, à cet égard, l'énorme progrès accompli depuis quelques dizaines d'années dans les pays du Sud. Sans doute faut-il apprécier à sa juste valeur l'activité interne de publication et d'édition scientifique

matérialisée, ici et là, par des Annales d'Université, des revues et périodiques divers, des maisons d'édition de plus en plus crédibles. Les progrès réalisés sur ce plan sont encore loin, cependant, d'avoir renversé la tendance. A preuve, le fait tout simple que ces publications trouvent, encore et toujours, dans les pays du Nord, leur lectorat le plus nombreux et le plus fidèle. Il ne s'agit pas, bien entendu, de s'en plaindre, mais de constater le fait, de l'analyser et d'en dégager le sens.

- Nous touchons ici à l'extraversion théorique proprement dite: le fait que les travaux de nos savants soient toujours davantage connus et lus dans le Nord, que dans le Sud; le fait, plus grave encore, que cette circonstance, qu'on pourrait considérer, à première vue, comme purement extérieure, soit toujours, en fait, intériorisée par nos savants eux-mêmes, au point d'infléchir l'orientation même et le contenu de leurs travaux, en déterminant le choix de leurs thèmes de recherche, et des modèles théoriques appliqués à leur traitement. Le chercheur du Tiers Monde a ainsi tendance à se laisser guider, dans son travail scientifique, par les attentes et les préoccupations du public européen, auquel appartient son lectorat virtuel.
- Conséquence, parmi d'autres, de cette extraversion théorique: la recherche à la périphérie porte, le plus souvent, sur l'environnement immédiat; elle reste rivée au contexte local, enfermée dans le particulier, incapable et peu désireuse de s'élever à l'universel. On peut trouver paradoxal, à première vue, que l'orientation centrique de la recherche soit ici présentée comme un signe d'extraversion scientifique. On aurait plutôt tendance à y voir, au contraire, l'indice d'une libération du chercheur du Sud par rapport aux thèmes dominants de la recherche nordique, le signe que ce chercheur se penche en priorité sur les questions intéressant directement sa propre société. Mais la vérité est tout autre: car, dans le mouvement d'ensemble de l'histoire des sciences, les spécialisations territoriales ont encore été produites par l'Europe et répondaient, à l'origine, aux besoins théoriques et pratiques de l'Europe. La vérité est que l'africanisme lui-même, comme pratique et comme idéologie, est encore une invention de l'Europe, et qu'à s'y enfermer, le chercheur africain accepte, en fait, de jouer, au regard de la science européenne, le rôle subalterne d'un informateur savant. L'intérêt légitime du chercheur du Sud pour son milieu peut ainsi, en devenant exclusif et mal maîtrisé, engendrer des pièges redoutables. L'obsession de l'immédiat, la peur de prendre le large, le conduisent alors à l'enfermement scientifique et l'écartent d'une phase essentielle du processus d'ensemble du savoir: la production des modèles théoriques eux-mêmes, l'élaboration des schémas

conceptuels qui permettent ensuite d'appréhender le particulier comme tel.

- Mais l'extraversion scientifique peut avoir une origine et une portée plus immédiatement pratique; il peut arriver que le choix du domaine de recherche ne soit pas seulement conditionné, c'est-à-dire indirectement déterminé, par les préoccupations du lectorat européen, mais qu'il soit immédiatement dicté, sans détours et sans subtilités, par les exigences d'une économie elle-même extravertie. La recherche agronomique offrait, jusqu'à une époque récente, un bel exemple de cette forme grossière d'extraversion, puisque ses travaux visaient, pour l'essentiel, à l'amélioration des cultures d'exportation (palmier à huile, café, cacao, arachide, coton, etc.) destinées à alimenter les usines du Nord, ou les usines d'"import-substitution" implantées çà et là dans le Sud, tandis qu'étaient négligées les cultures vivrières, dont vivait la grande masse des populations locales. Les choses ont, certes, évolué depuis, mais la tendance fondamentale demeure: la recherche agronomique reste souvent massivement au service d'une économie de traite.
- Le fameux *brain-drain*, la fuite des cerveaux du Sud vers le Nord, revêt, dans ce contexte, une signification nouvelle: manifestation accidentelle de l'extraversion globale de notre économie et, plus spécialement, de notre activité scientifique, il ne doit pas être traité comme un mal en soi, mais comme la face visible d'un iceberg énorme qu'il faut apprendre à considérer et, si possible, à soulever dans son ensemble. Ceux qui partent, en effet, ne sont pas seuls: ceux qui restent sont pris, indirectement, dans le même mouvement. En toute rigueur, tous les cerveaux du Tiers Monde, toutes les compétences intellectuelles et scientifiques sont portées, par tout le courant de l'activité scientifique mondiale, vers le centre du système. Quelques-uns d'entre eux "s'installent" dans les pays hôtes, d'autres font le va-et-vient entre la périphérie et le Centre, d'autres encore, dans l'impossibilité d'effectuer le déplacement, survivent tant bien que mal à la périphérie, où ils luttent tous les jours, avec un succès variable, contre les démons du cynisme et du découragement, les yeux cependant toujours tournés vers le Centre, d'où viennent, pour l'essentiel, appareils et instruments de recherche, traditions, publications, modèles théoriques et méthodologiques, et tout le cortège de valeurs et de contre-valeurs qui les accompagne.
- Forme mineure du *brain-drain*, le tourisme scientifique Sud/Nord m'apparaît comme un phénomène important, auquel on n'a prêté, jusqu'ici, que peu d'attention. Dans l'activité normale du chercheur

du Tiers Monde, le voyage reste une nécessité incontournable; le chercheur doit se déplacer physiquement, partir vers les grandes métropoles industrielles, soit pour parfaire sa formation d'homme de science, soit, une fois lancé son propre programme de recherche, pour le poursuivre au-delà d'un certain seuil. La question n'est pas de savoir si de tels voyages sont agréables ou pas; beaucoup, sans doute, les trouvent agréables, surtout en début de carrière, d'autres, par contre, les trouvent étrangement répétitifs, ou les vivent comme de véritables arrachements. Ce n'est là qu'une question d'appréciation personnelle, qui laisse intact le vrai problème, celui de la nécessité structurelle de tels voyages, des contraintes objectives qui rendent inévitable cette forme de tourisme scientifique, et qui caractérisent de manière spécifique l'activité scientifique dans le Tiers Monde.

Disant cela, bien entendu, je ne prétends pas minimiser l'énorme profit scientifique que l'on peut tirer de tels voyages; j'appelle l'attention, au contraire, sur le fait que ces voyages restent, dans les circonstances actuelles, la condition *sine qua non* d'un tel profit. Aussi serait-il absurde, dans ces circonstances, toutes choses restent par ailleurs égales, de chercher par exemple à mettre fin, par divers moyens de coercition, au "tourisme" scientifique Sud/Nord, dont j'essaie justement de montrer qu'en toute rigueur, il n'est pas un tourisme du tout. L'exigence véritable est ailleurs: il doit s'agir de changer, de transformer en profondeur les rapports actuels de production scientifique dans le monde, de promouvoir, dans les pays aujourd'hui périphériques, une activité scientifique auto-centrée.

Je n'ignore pas par ailleurs, que même au Centre du système, le chercheur d'aujourd'hui ne peut, sous peine de mort lente, rester tout à fait sédentaire; qu'au coeur même du Centre, il y a le centre du Centre, le pôle absolu: les Etats-Unis d'Amérique, qui drainent de plus en plus vers eux, au détriment de l'Europe du Nord et du Japon, la "crème" de la communauté internationale des chercheurs. Pour eux, le "tourisme" scientifique n'a pas alors la même signification: le flux des chercheurs Nord/Nord ne résulte pas d'un déséquilibre interne de l'activité scientifique dans les pays capitalistes de second rang: chacun d'eux développe bel et bien une activité indépendante, auto-centrée, capable, en principe, de survivre par elle-même. L'exode de ses hommes de science vers les Etats-Unis ou, pour certaines disciplines, vers le Japon, relève, de ce fait, de la recherche d'un "plus". Par rapport à l'exode Sud/Nord, il représente un luxe plutôt qu'une nécessité vitale.

- Il faudrait examiner, pour être complet, une autre forme de "tourisme" scientifique: le déplacement Nord/Sud. Le mouvement qui conduit vers un pays de la périphérie le chercheur du pays industrialisé n'a jamais la même fonction que le mouvement

inverse. Le savant européen ou américain ne va pas chercher la science au Zaïre ou au Sahara, mais seulement des matériaux pour la science et, le cas échéant, un terrain d'application pour ses découvertes. Il n'y a pas chercher ses paradigmes, ses modèles théoriques et méthodologiques, mais d'une part, des informations et des faits nouveaux susceptibles d'enrichir ses paradigmes, et d'autre part, des territoires lointains pour effectuer, avec le moins de risques possibles pour sa propre société, ses expériences nucléaires, ou d'autres types d'expériences, dangereuses à des degrés divers.

Des pans entiers du savoir contemporain sont nés de cet investissement scientifique du Sud par le Nord, en sont issues des disciplines nouvelles, telle l'anthropologie sociale et culturelle, et des spécialisations diverses au sein des disciplines antérieures. Le savoir ainsi constitué, le savoir sur l'Afrique et le Tiers Monde échappe entièrement à l'Afrique et au Tiers Monde eux-mêmes, mais est systématiquement ramené vers l'Europe, rapatrié, capitalisé, accumulé au Centre du système. Nulle extraversion, par conséquent, dans le mouvement Nord/Sud, mais simple détour tactique au service d'une autosuffisance et d'une maîtrise technologique renforcées.

- Que deviennent, dans ces conditions, les savoirs et savoir-faire traditionnels? C'est un fait qu'il existe, dans nos cultures orales, des corpus de connaissances parfois très élaborés, fidèlement transmis d'une génération à l'autre et s'enrichissant souvent au cours de cette transmission. Or, ces savoirs sur les plantes, les animaux, la santé et la maladie, ces techniques agricoles et artisanales, au lieu de se développer, de gagner en exactitude et en rigueur au contact de la science exogène, ont plutôt tendance à se replier sur eux-mêmes, subsistant, dans les meilleurs des cas, à côté des savoirs nouveaux dans une relation de simple juxtaposition, et pouvant même, dans le pire des cas, disparaître complètement et s'effacer de la mémoire collective. L'intégration au processus mondial de production des connaissances a ainsi pour effet de marginaliser les savoirs anciens, voire, dans le pire des cas, de les refouler hors du souvenir conscient des peuples qui les ont, à un moment donné, produits.
- L'extraversion scientifique se manifeste aussi à travers l'usage des seules langues occidentales comme langues scientifiques, l'obligation pour le chercheur du Tiers Monde de passer par les fourches caudines de ces langues d'origine étrangère pour accéder au savoir et, à plus forte raison, pour le reproduire et l'étendre. Sans doute doit-on se garder d'exagérer les inconvénients résultant de cette situation, ou de tomber dans les excès d'un romantisme qui voudrait que chaque langue fut déjà, en elle-même et par

elle-même, l'expression d'une vision du monde déterminée, et que la langue maternelle fut par conséquent, pour chacun, la seule où puisse s'exprimer sa véritable identité. Sans doute faut-il ramener la langue à son rôle instrumental et faire droit aux exigences modernes d'une communication élargie, dans un monde où nul ne peut désormais, sous peine d'asphyxie, se replier entièrement sur lui-même. Il n'en faut pas moins reconnaître le caractère contre nature des rapports réels qui existent actuellement, dans certains pays du Tiers Monde, et en particulier en Afrique Noire, entre les langues du terroir et les langues importées, la marginalisation de fait des premières au profit exclusif des secondes, leur relégation au rang de sous-langues, voire de "*dialectes*" ou de "*patois*", juste bons pour exprimer les platitudes de la vie quotidienne, l'absence d'un projet audacieux d'alphabétisation généralisée et d'utilisation de ces langues comme véhicules de l'enseignement et de la recherche au niveau le plus élevé, aux fins d'une réelle démocratisation du savoir.

Je n'irai pas plus loin. Ces remarques n'ont d'autres but que d'indiquer une direction de recherche, et d'en fonder la légitimité par rapport aux recherches existantes. Elles relèvent d'une discipline connue: la sociologie de la science. Mais, contrairement aux travaux habituels dans ce domaine, l'étude envisagée ici ne saurait se contenter d'examiner le fonctionnement de la science dans les sociétés industrielles. Elle interrogera au contraire les caractères spécifiques de l'activité scientifique et technologique dans le Tiers Monde, à la périphérie du système capitaliste mondial. L'objectif final est de fonder une nouvelle politique scientifique et technologique, qui permette à terme, l'appropriation collective du savoir et de tout l'héritage scientifique disponible dans le monde, par des peuples qui ont été constamment dépossédés, à ce jour, sur ce plan comme sur tous les autres, des fruits de leur travail.